



**JAMES  
S.A. COREY**

**LA LÉGION  
DES SOUVENIRS**

**THE EXPANSE**

*ACTES SUD*

## LE POINT DE VUE DES EDITEURS

Sur Mars, un scientifique expérimente un nouveau moteur qui permettra un jour à l'humanité de voyager vers les étoiles.

Sur une station astéroïde, un groupe de prisonniers n'est pas conscient de la catastrophe qui l'attend.

Sur une Terre futuriste accablée par la surpopulation, la pollution et la pauvreté, le chef d'une organisation criminelle s'efforce de trouver un moyen de fuir la planète.

Dans un monde alien, une famille humaine essaie tant bien que mal d'établir une colonie et d'en faire son nouveau foyer.

Ces intrigues, parmi d'autres, forment un complément indispensable pour tous les fans de la saga qui a redéfini le space opera moderne. Cet ultime volume réunit l'ensemble des nouvelles et novellas se déroulant dans l'univers de la série.

# LA LÉGION DES SOUVENIRS

“Exofictions”

# JAMES S. A. COREY

*James S. A. Corey est le pseudonyme derrière lequel se cachent Daniel Abraham et Ty Franck. En dehors de ce recueil, la saga The Expanse compte neuf volumes : L'Éveil du Léviathan (2014), La Guerre de Caliban (2015), La Porte d'Abaddon (2016), Les Feux de Cibola (2017), Les Jeux de Némésis (2018), Les Cendres de Babylone (2019), Le Soulèvement de Persépolis (2020), La Colère de Tiamat (2021) et La Chute du Léviathan (2022).*

## DU MÊME AUTEUR

*L'ÉVEIL DU LÉVIATHAN, THE EXPANSE 1*, Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1327.  
*LA GUERRE DE CALIBAN, THE EXPANSE 2*, Actes Sud, 2015 ; Babel n° 1395.  
*LA PORTE D'ABADDON, THE EXPANSE 3*, Actes Sud, 2016 ; Babel n° 1527.  
*LES FEUX DE CIBOLA, THE EXPANSE 4*, Actes Sud, 2017 ; Babel n° 1596.  
*LES JEUX DE NÉMÉSIS, THE EXPANSE 5*, Actes Sud, 2018 ; Babel n° 1665.  
*LES CENDRES DE BABYLONE, THE EXPANSE 6*, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1715.  
*LE SOULÈVEMENT DE PERSÉPOLIS, THE EXPANSE 7*, Actes Sud, 2019 ; Babel n° 1781.  
*LA COLÈRE DE TIAMAT, THE EXPANSE 8*, Actes Sud, 2021 ; Babel n° 1844.  
*LA CHUTE DU LÉVIATHAN, THE EXPANSE 9*, Actes Sud, 2022.

Titre original :

*Memory's Legion*

Éditeur original :

Orbit / Hachette Book Group, Inc., New York

© Daniel Abraham et Ty Franck, 2022

*Sous la poussée* © Daniel Abraham et Ty Franck, 2012 ;

publié d'abord par Jonathan Strahan dans *Edge of Infinity* © 2012

*Le Boucher de la station Anderson* © James S. A. Corey, 2011

*Les Dieux du risque* © James S. A. Corey, 2012

*Le Grand Chambardement* © James S. A. Corey, 2014

*Les Abysses de la vie* © Daniel Abraham et Ty Franck, 2015

*Les Chiens de Laconia* © Daniel Abraham et Ty Franck, 2017

*Auberon* © Daniel Abraham et Ty Franck, 2019

*Les Péchés de nos pères* © Daniel Abraham et Ty Franck, 2022

publié avec l'accord de l'auteur,

c/o BAROR INTERNATIONAL, INC., Armonk, New York, USA

© ACTES SUD, 2023

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-17983-0

Illustration de couverture : © Daniel Docui

JAMES S. A. COREY

# La légion des souvenirs

nouvelles traduites de l'anglais (États-Unis)  
par Yannis Urano

*ACTES SUD*



*À la prochaine génération d'auteurs de science-fiction,  
et à celles qui viendront ensuite :  
Continuez.*



## SOUS LA POUSSÉE

L'accélération repousse Solomon dans le siège du capitaine, lui compresse la poitrine comme un poids. Sa main droite atterrit sur son ventre, sa main gauche sur le tissu près de son oreille. Ses chevilles sont plaquées contre le repose-pied. L'impact est un coup, une agression. Son cerveau est le produit de millions d'années d'évolution primate, il n'est pas préparé à cela. Il considère d'abord qu'on attaque Solomon, qu'il chute, puis qu'il vient de faire une sorte d'affreux cauchemar. Le yacht, lui, n'est pas le produit de l'évolution. Ses alarmes se déclenchent à titre exclusivement informatif : au fait, on accélère à quatre gravités. Cinq. Six. Sept. Davantage encore. Sur les images des caméras extérieures, Phobos défile en un éclair et il ne reste plus que le champ stellaire, en apparence tout aussi immuable qu'une image fixe.

Il lui faut presque une minute entière pour réaliser ce qu'il vient de se passer, puis il tente de sourire. Son cœur bondissant se démène un peu plus encore sous l'effet de l'euphorie.

L'intérieur du yacht est de couleur crème et orange. Le tableau de bord est un simple modèle à écran tactile, assez ancien pour que la surface commence à grisonner aux coins. Ce n'est pas joli, mais c'est fonctionnel. Résistant. Une alerte se déclenche : le recycleur d'eau est hors service. Solomon n'est pas surpris – on est au-delà de ce que le vaisseau peut supporter – et une idée précise de la source du dysfonctionnement commence à se dessiner dans son cerveau. Puisque l'intégralité de la poussée s'effectue le long de l'axe principal de l'appareil, il pense que le problème vient du clapet anti-retour du réservoir ; il

est impatient d'en vérifier l'état, lorsque le trajet sera terminé. Il tente de déplacer sa main. Son poids le stupéfie. Une main humaine pèse quelque chose comme trois cents grammes. Sous une poussée de sept g, ce n'est toujours qu'un peu plus de deux mille. Il devrait encore être capable de la bouger. Il tend difficilement le bras vers le tableau de bord, muscles tremblants. Il se demande à quelle vitesse file le vaisseau. Dépasse-t-elle de loin les sept g ? Puisque les senseurs sont fichus, il va devoir attendre la fin du trajet pour déterminer cela. Combien de temps la poussée a-t-elle duré ? Quelle a été sa vitesse finale ? Des calculs simples. Même des gamins seraient capables de les faire. Il n'est pas inquiet. Il tend la main en direction du tableau de bord, la poussant véritablement cette fois ; quelque chose d'humide et douloureux se produit dans son coude.

*Oups*, se dit-il. Il essaye de serrer les dents, sans plus de succès que lorsqu'il a voulu sourire. Tout cela va devenir gênant. S'il ne peut pas éteindre le réacteur, il lui faudra attendre d'être à court de carburant puis appeler à l'aide. Cela pourrait s'avérer problématique. Si l'intensité de l'accélération est importante, le vaisseau de sauvetage devra enclencher une poussée bien plus longue que celle de Solomon. Possiblement *deux fois* plus longue. Pour venir le récupérer, les secours auront peut-être besoin d'une sorte d'appareil conçu pour les trajets de longue distance. Les chiffres de la réserve de carburant forment un petit nombre dans le coin inférieur gauche du tableau de bord, vert sur noir. Il peine à le lire. L'accélération déforme à présent ses globes oculaires. Astigmatisme de haute technologie. Il plisse les yeux. Le yacht est conçu pour les longues poussées et quand il a débuté son trajet, le réservoir à injection était à quatre-vingt-dix pour cent. Les chiffres signalent que la poussée dure maintenant depuis dix minutes. Ceux de la réserve de carburant tombent à 89,6. Impossible.

Deux minutes plus tard, ils tombent à 89,5. Deux minutes et demie plus tard, 89,4. La poussée durera donc plus de trente-sept heures et la vitesse finale atteindra pratiquement cinq pour cent de c.

Solomon commence à s'inquiéter.



Il l'avait rencontrée dix ans plus tôt. Le centre de recherches de Dhanbad Nova était l'un des plus importants sur Mars. Trois générations après que les premiers colons avaient creusé la roche et les sols de la résidence secondaire de l'humanité, le progrès avait tant repoussé les limites de la science humaine, de l'entendement et de la culture que la ville souterraine pouvait désormais accueillir cinq bars, même si l'un d'entre eux était le café-concert sans alcool où traînaient les jaïnistes et les chrétiens évangélisés. Les quatre autres vendaient de l'alcool et de la nourriture parfaitement similaires à ce qu'on proposait à l'économat, mais avec une musique d'ambiance et un moniteur mural qui diffusait un programme de divertissement terrien à toute heure du jour et de la nuit. Solomon et son équipe se retrouvaient dans ce bar deux ou trois fois par semaine quand la charge de travail au centre n'était pas trop pesante.

D'ordinaire, le groupe était un assortiment de la même dizaine de personnes. Ce jour-là, il comprenait Tori et Raj, qui travaillaient au recyclage des eaux usées. Voltaire, qui s'appelait en réalité Edith. Julio, Carl et Malik, qui travaillaient ensemble sur des traitements anticancéreux. Et Solomon. On disait que Mars était la plus grande petite ville du système solaire. On n'y croisait presque jamais de nouveau visage.

Ce jour-là, pourtant, il y avait un nouvel élément. Elle était assise aux côtés de Malik, elle avait les cheveux noirs ainsi qu'un air patient. Son visage était un peu trop anguleux pour être beau au sens classique du terme et elle avait des poils noirs sur les avant-bras. Son patrimoine génétique était de ceux qui engendraient un léger problème de moustache aux alentours de trente-cinq ans. Solomon ne croyait pas au coup de foudre, mais aussitôt qu'il s'assit à la table, il prit éminemment conscience qu'il ne s'était pas assez bien brossé les cheveux le matin et qu'il portait le tee-shirt dont les manches étaient légèrement trop longues.

— Mars, *c'est* les États-Unis, affirma Tori en agitant théâtralement sa bière. C'est exactement la même chose.

— Faux, réfuta Malik.

— Pas comme à la fin. Comme au début. Regarde le temps qu'il fallait pour rallier l'Amérique du Nord depuis l'Europe dans les années 1500. Deux mois. Combien pour venir ici depuis la Terre ? Quatre. Voire plus longtemps, suivant les orbites.

— Première raison pour laquelle ce n'est pas comme aux États-Unis, répondit sèchement Malik.

— C'est pareil, insista Tori. Ce que je veux dire, c'est que, politiquement parlant, la distance, ça se mesure en temps. Nous sommes à des mois de la Terre. Ils nous considèrent encore comme un genre de colonie paumée. Comme si nous avions des comptes à leur rendre. Combien de personnes à cette table ont déjà reçu des directives venant de quelqu'un qui n'a jamais quitté un puits de gravité mais qui pense quand même devoir nous dire sur quoi doivent porter nos recherches ?

Il leva la main, bientôt imité par Raj. Voltaire. Carl. Puis Malik, à contrecœur. Tori afficha un sourire suffisant.

— Qui s'occupe de la vraie science, dans ce système ? enchaîna-t-il. C'est nous. Nos vaisseaux sont meilleurs et plus récents. Notre science environnementale a au moins dix ans d'avance sur tout ce qu'on trouve sur Terre. Nous sommes auto-suffisants depuis l'année dernière.

— Je ne crois pas, contesta Voltaire.

La nouvelle n'avait toujours pas pris la parole mais Solomon la voyait reporter son attention sur chaque nouveau locuteur. Il l'observait tandis qu'elle écoutait.

— Même si les Terriens ont encore quelques trucs dont nous avons besoin, nous pouvons commercer, bordel. Dans quelques années, nous exploiterons le minerai de la Ceinture à leur place, dit Tori, revenant sur ses propos pour lancer une nouvelle affirmation tout aussi improbable. Je ne suis pas en train de dire que nous devrions couper tout lien diplomatique.

— Non, fit Malik, tu es en train de dire que nous devrions déclarer l'indépendance politique.

— Dans le mille. Parce que la distance, ça se mesure en temps.

— Et la cohérence, ça se mesure en bière, plaça Voltaire, la cadence de sa voix imitant parfaitement celle de Tori.

La nouvelle sourit.

— Même si nous décidions que nous n'avions que nos chaînes à perdre, à quoi ça nous servirait ? demanda Malik. *De facto*, nous gouvernons déjà comme nous le voulons. Mettre ça en évidence, ça ne fera que créer des problèmes.

— Tu crois vraiment que la Terre n'a rien remarqué ? répliqua Tori. Tu crois que les gamins dans les labos de Luna et de São Paulo ne regardent pas vers le ciel en se disant que ce petit point rouge est en train de leur botter le cul ? Ils sont jaloux, ils ont peur, et ils ont bien raison. C'est tout ce que je dis. Si nous décidons de faire ce que nous voulons, nous aurons au moins plusieurs mois avant qu'ils puissent faire quoi que ce soit. L'Angleterre a perdu ses colonies parce qu'on ne peut pas maintenir l'ordre avec soixante jours de latence, encore moins cent vingt.

— C'est à cause des Français, aussi, rappela Voltaire d'un ton sec.

— Et c'est tant mieux, bordel, continua Tori comme s'il n'avait rien entendu. Parce que qui s'est pointé quand les nazis ont commencé à menacer l'Angleterre ? Je n'ai pas raison ?

— Euh, non, répondit Solomon. Tu nous places du mauvais côté. En vérité, nous sommes les Allemands.

Et parce qu'il avait pris la parole, la nouvelle reporta son regard sur lui. Il sentit sa gorge se serrer puis sirota sa bière pour tenter de se détendre. S'il enchaînait maintenant, sa voix se briserait comme s'il avait à nouveau quatorze ans. Voltaire posa les coudes sur la table, nicha son menton dans ses mains sombres et leva les sourcils. En guise de légende, son air aurait pu afficher *Ça va être croustillant, à mon avis*.

— OK, dit Malik, abandonnant son désaccord avec Tori. Je vais jouer le jeu. En quoi est-ce que nous sommes pareils à une bande d'assassins fascistes ?

— P-par la manière dont nous nous battrions, expliqua Solomon. L'Allemagne avait toutes les sciences les plus avancées, exactement comme nous. Ils avaient les meilleures technologies. Ils avaient des missiles. Personne n'en avait, mais eux, si. Les chars nazis pouvaient détruire ceux des Alliés à quelque chose comme cinq contre un. Ils avaient les meilleurs sous-marins d'attaque, les meilleurs drones lance-missiles et les meilleurs premiers

avions à réaction. Ils étaient bien meilleurs, tout simplement. Leurs équipements étaient mieux conçus et mieux fabriqués. Ils étaient futés, intelligents.

— Mis à part l'histoire d'épuration raciale génocidaire, intervint Julio.

— Mis à part ça, oui, convint Solomon. Mais ils ont perdu. Ils avaient toutes les meilleures technologies, exactement comme nous. Et ils ont perdu.

— Parce que c'étaient des tarés, des psychopathes, dit Julio.

— Non, contra Solomon. Enfin, si, mais il y a un grand nombre de psychopathes fascistes qui n'ont *pas* perdu de guerres. Ils ont perdu parce que même si leurs chars en valaient cinq du camp d'en face, les États-Unis pouvaient en construire dix. Leur base industrielle était gigantesque, et si la conception était mauvaise, peu importe. Les Terriens ont la même. Ils ont des gens. Il leur faudrait peut-être des mois voire des années pour arriver jusqu'ici, mais une fois sur place, ils seraient trop nombreux pour nous. C'est génial d'être avancé sur le plan technologique, mais nous ne faisons toujours que fabriquer de meilleurs trucs que ceux d'avant. Pour surpasser le genre d'avantage démographique que possède la Terre, il faut quelque chose de révolutionnaire.

Voltaire leva la main.

— Je désigne "révolutionnaire" comme étant l'adjectif de la soirée, déclara-t-elle.

— Validé, dit Julio.

Solomon sentit le rouge remonter lentement le long de son cou.

— Tout le monde est d'accord ? questionna Voltaire.

Un léger chœur d'assentiment s'éleva.

— Le oui l'emporte, continua-t-elle. Qu'on lui paye un autre verre, à ce type.

Le sujet de la conversation changea, comme c'est toujours le cas. La politique et l'histoire cédèrent la place à l'art et à l'ingénierie des belles structures. Le grand débat de la soirée tenta de déterminer si les muscles artificiels fonctionnaient mieux avec des nanotubes en feuillets ou en faisceaux, les deux camps finissant par s'invectiver. La plupart des échanges

furent bienveillants, et ceux qui ne l'étaient pas firent mine de l'être, ce qui revenait pratiquement au même. L'écran mural se connecta ensuite à un canal musical diffusé par une petite communauté de Syria Planum, les gémissements et les cuivres du raï juxtaposés aux cordes européennes classiques. C'était l'une des musiques préférées de Solomon, car elle était dense, intellectuellement complexe, et parce qu'on n'attendait pas de lui qu'il danse sur elle. Il finit par passer la moitié de la soirée assis aux côtés de Carl à discuter des systèmes qui favorisaient l'efficience de l'éjection en tentant de ne pas fixer la nouvelle des yeux. Lorsqu'elle s'éloigna de Malik pour s'installer près de Voltaire, son cœur fit un bond – elle n'était peut-être pas la compagne de Malik – puis s'effondra : elle était peut-être lesbienne. Il avait le sentiment d'être revenu dix ans plus tôt et d'être soudain pris au piège dans la salle de torture hormonale de l'université. Il décida d'ignorer l'existence de la nouvelle. Si elle venait d'intégrer le centre de recherches, il aurait le temps de découvrir qui elle était et de réfléchir à une manière de lui parler qui ne le ferait pas passer pour un homme seul et désespéré. Si elle n'avait pas été nouvelle, elle n'aurait pas été là. Il continua tout de même de la chercher des yeux, simplement pour suivre ses mouvements.

Raj fut le premier à partir, comme toujours. Il travaillait au développement et portait donc le fardeau du travail technique en supplément de la direction des réunions de comité. Si le projet de terraformage se concrétisait un jour, il aurait l'ADN intellectuel de Raj. Julio et Carl furent les suivants à s'en aller, bras dessus bras dessous, la tête de Carl posée sur l'épaule de Julio, comme il le faisait toujours quand ils étaient tous deux légèrement saouls et amoureux. Puisqu'il ne restait plus que Malik, Voltaire et Tori, éviter la nouvelle était plus compliqué. Vint un moment où Solomon se leva pour partir mais s'arrêta au niveau des toilettes et revint tranquillement sur ses pas sans véritablement en avoir l'intention. *Dès que la nouvelle s'en ira*, se dit-il. Lorsqu'elle quitterait les lieux, il le pourrait aussi. Et s'il remarquait avec qui elle partait, il saurait alors qui questionner à son sujet. Ou qui ne pas questionner, si elle s'en allait en compagnie de Voltaire. Il récoltait simplement des données.

Rien de plus. Lorsque l'écran changea pour diffuser les actualités du début de matinée, il dut admettre qu'il faisait n'importe quoi. Il leur souhaita bonne nuit – pour de bon, cette fois-ci –, plongea les mains dans ses poches et sortit pour rejoindre le corridor principal.

Puisque les ingénieurs peinaient à construire un dôme robuste et que la magnétosphère martienne était totalement inefficace, toutes les habitations étaient profondément enfouies sous terre. Les couloirs du corridor principal mesuraient quatre mètres de haut et disposaient de diodes lumineuses dont la chaleur et l'intensité variaient selon les heures de la journée, mais l'atavisme amenait quelquefois Solomon à regretter le ciel, une sensation d'ouverture, d'opportunité. Peut-être n'avait-il pas l'envie de rester enterré toute sa vie.

Sa voix s'éleva derrière lui :

— Salut.

Sa démarche était fluide, détendue. Son sourire semblait chaleureux, peut-être un petit peu timide. Sans l'obscurité du bar, il distinguait maintenant les stries claires de sa chevelure.

— Ah. Salut.

— Nous n'avons pas vraiment eu l'occasion de faire connaissance, à l'intérieur, commença-t-elle en tendant la main. Caitlin Esquibel.

Il lui serra la main, comme s'ils étaient au centre de recherches.

— Solomon Epstein.

— Solomon Epstein ? répéta-t-elle en avançant, et d'une manière ou d'une autre, ils se retrouvèrent à marcher côte à côte, ensemble. Et qu'est-ce qu'un beau Juif comme toi fait sur une planète pareille ?

S'il n'avait pas été encore légèrement ivre, il se serait contenté de rire.

— J'essaie principalement de rassembler le courage de faire ta connaissance, répondit-il.

— J'ai cru comprendre.

— J'espère que c'était particulièrement mignon.

— C'était toujours mieux que ton ami Malik qui trouvait sans arrêt un prétexte pour me toucher le bras. Enfin bref. Je travaille dans la gestion de ressources pour Kwikowski Mutual

Interest Group. J'ai quitté Luna il y a un mois pour venir ici. Ce que tu disais, là, sur Mars, la Terre et les États-Unis. C'était intéressant.

— Merci, dit Solomon. Je travaille comme ingénieur en systèmes d'ingénierie moteur pour Masstech.

— Ingénieur en systèmes d'ingénierie. Ça m'a l'air redondant.

— J'ai toujours trouvé que spécialiste des engins, ça faisait un peu cochon. Combien de temps tu restes sur Mars ?

— Jusqu'à ce que je reparte, fit-elle. Contrat à durée indéterminée. Et toi ?

— Oh, c'est ma planète natale. J'y finirai aussi mes jours, j'imagine.

Le regard de Caitlin parcourut le corps filiforme de Solomon de bas en haut, un sourire goguenard aux lèvres. Elle savait bien évidemment qu'il était né sur Mars. Il ne pouvait le dissimuler. Les paroles de Solomon, désormais, semblaient une piètre vantardise.

— Un homme fidèle, dit-elle, faisant de ces mots une plaisanterie entre eux.

— Un Martien.

Le kiosque à chariots comptait une demi-douzaine de ces appareils électriques et exigus. Solomon sortit sa carte, l'agita en décrivant un huit jusqu'à ce que le lecteur capte un bon signal et le premier chariot de la file passa de l'orange au vert dans un déclic. Il démarra avant même de réaliser qu'il n'avait vraiment pas l'envie d'y monter.

— Est-ce que tu... débuta Solomon, avant de s'éclaircir la gorge et de tenter à nouveau sa chance. Ça te dirait de venir chez moi ?

Il discerna le *Oui, pourquoi pas* en formation dans le tronc cérébral de Caitlin et put le suivre le long du court et sinueux chemin qui menait à ses lèvres. Elle était assez proche de l'exprimer pour attirer le sang de Solomon comme l'aurait fait la gravité d'une lune. Puis il observa la pensée virer de bord au dernier moment. Elle secoua la tête, moins un refus qu'une tentative de s'éclaircir les idées. Mais elle sourit. Elle sourit bel et bien.

— Ça va un peu vite, Sol.



Le problème n'est pas la vitesse. À moins qu'il ne percute quelque chose, la vitesse n'est que vitesse ; il pourrait ne rien peser tout en filant pratiquement à la vitesse de la lumière. C'est le Delta-v qui lui fait mal. L'accélération. Les variations. À chaque seconde, son allure augmente de soixante-huit mètres par seconde. Ou davantage. Peut-être davantage.

Mais l'accélération n'est pas le problème non plus. Les vaisseaux sont capables de voyager à quinze ou vingt g depuis les premiers moteurs-fusées. La puissance est toujours là. Ce qu'il manque, c'est l'efficacité nécessaire à maintenir la poussée. À propulser du poids sachant que sa majeure partie vous sert de propulseur pour déclencher la poussée. Un corps, en outre, est capable d'accélérer à plus de vingt g le temps d'une fraction de seconde. C'est l'effet prolongé qui le tue. Cela dure depuis des heures.

Il existe des commandes d'arrêt d'urgence. Si le réacteur commence à surchauffer ou que la cuve magnétique perd sa stabilité, les moteurs s'éteindront. Il y a toutes sortes de dispositifs d'arrêt pour toutes sortes de situations d'urgence, mais aucun problème à signaler. Tout fonctionne parfaitement. C'est bien le souci. C'est ce qui le tue.

On trouve aussi une commande d'arrêt manuelle sur le tableau de bord. L'icône est un gros bouton rouge. En cas de détresse. S'il parvient à l'atteindre, tout ira bien. Mais il en est incapable. Toute trace de joie s'est envolée, à présent. En lieu et place de l'euphorie, il n'y a plus que la panique et une peur grandissante, éreintante. Si seulement il pouvait atteindre les commandes... Si quelque chose, n'importe quoi, pouvait causer un *problème*...

Mais tout se passe bien. Il peine à respirer, halète comme le lui ont appris ses instructeurs lors des cours de sécurité. Il raidit ses jambes et ses bras, tentant de forcer le sang à circuler dans ses veines et ses artères. S'il s'évanouit, il ne se réveillera plus, et son champ de vision périphérique commence à s'obscurcir. S'il ne trouve aucune solution, c'est ici qu'il perdra la vie. Dans ce siège, les mains plaquées contre son corps et ses cheveux tirant sur son cuir chevelu. Le terminal dans sa poche lui

donne la sensation qu'on enfonce dans sa hanche un couteau émoussé. Il tente de se rappeler la masse d'un terminal. Impossible. Il lutte pour respirer.

Son terminal. S'il parvient à l'atteindre, à l'extirper, il pourra peut-être alerter Caitlin. Elle réussira peut-être à établir une connexion à distance afin d'arrêter les moteurs. La main qui repose sur son ventre s'enfonce âprement dans ses viscères, mais elle n'est qu'à quelques centimètres de sa poche. Il pousse à s'en faire grincer les os, ses poignets se déforment. La friction des peaux lui déchire le ventre, y creuse un petit trou, et le sang qui s'en échappe se précipite en direction du siège comme si quelque chose l'effrayait, mais Solomon bouge bel et bien.

Il pousse à nouveau. Un peu plus près. Le sang agit comme un lubrifiant. La friction est réduite. Sa main s'éloigne. Cela dure plusieurs minutes. Ses ongles touchent le plastique durci. Il peut y arriver.

Puissance et efficacité, songe-t-il, et un instant de plaisir le traverse malgré tout. Il a réussi. Il a formé la paire magique.

Les tendons de ses doigts le font souffrir, mais il parvient à tirer sur le tissu de sa poche. Il sent le terminal qui commence à s'en libérer, mais il ne peut lever la tête pour le voir de ses propres yeux.



Trois ans après avoir fait sa connaissance, Caitlin s'était présentée devant la porte de la tanière de Solomon à trois heures du matin, en pleurs, effrayée, et sobre. Ce n'était pas le genre de chose auquel il s'attendait de sa part, et il avait déjà passé un certain temps en sa compagnie. Ils étaient devenus amants presque sept mois après leur rencontre. C'était la formule qu'il utilisait. "Devenir amants" n'était pas le type d'expression qu'employait Caitlin. Avec elle, tout était toujours cru et un petit peu cochon. C'était sa nature. Il se disait que ne jamais être tout à fait sincère était pour elle une sorte de protection émotionnelle. Une manière de contrôler sa peur et de refuser d'admettre ses angoisses. Et à dire vrai, tant qu'elle avait encore envie de partager son lit de temps à autre, ce n'était pas un souci pour lui.

Si elle avait souhaité que cela s'arrête, il aurait été déçu, mais il s'en serait tout de même remis. Il aimait le sourire narquois qu'elle adressait au monde. La confiance qu'elle affichait, surtout lorsqu'elle était feinte. Il aimait, somme toute, la personne qu'elle était. Cela facilitait tout.

Par deux fois, son contrat avait dépassé sa date de renouvellement automatique sans qu'elle choisisse l'option de s'en aller. Quand il avait intégré le groupe de travail spécialisé en magnétisme fonctionnel, l'un des problèmes qu'il avait pris en compte était que le temps supplémentaire qu'il y passerait allait potentiellement éloigner Caitlin. Aucun d'eux n'avait eu de relations sexuelles ou amoureuses avec un autre élément du centre. Tout le monde les considérait comme étant la propriété tacite de l'autre, et par conséquent, même s'ils ne s'étaient jamais rien promis de manière explicite, Solomon les aurait qualifiés de monogames *de facto*. Il se serait certainement senti blessé et trahi si elle avait couché avec quelqu'un d'autre, et il présumait qu'il en était de même pour elle.

Mais sexe et camaraderie, si agréables fussent-ils, n'impliquaient aucun flot de vulnérabilité. Il fut donc surpris.

— Tu as entendu ça ? demanda-t-elle d'un ton faible et décousu.

De récentes larmes coulaient le long de ses joues, sa bouche s'était rétractée, les coins de ses lèvres orientés vers le bas.

— Je ne crois pas, non, répondit Solomon, reculant pour la laisser passer.

Son logement était de conception classique : une petite pièce multifonction à l'avant suffisamment équipée pour préparer des repas simples, un minuscule écran mural et assez d'espace pour faire asseoir trois ou quatre personnes. La chambre à coucher se trouvait derrière, suivie par un placard de rangement ainsi qu'une salle de bains. Sur Mars, on plaisantait en affirmant qu'un logement privé était comme un château qui ressemblait à un dortoir. Elle s'assit lourdement sur l'une des banquettes et passa les bras autour de son corps. Solomon ferma la porte. Il ignorait s'il devait lui parler, l'étreindre, ou bien les deux. Il débuta par l'étreinte. Ses larmes avaient une odeur de sel, de peau et d'humidité. Elle pleura sur son épaule jusqu'à ce que

le désarroi et la curiosité dissipent en lui le réconfort d'être son doudou.

— Et donc. J'ai entendu quoi, exactement ?

Elle lâcha un rire glaireux, pareil à une toux.

— Les Nations unies, dit Caitlin. Elles ont invoqué la loi sur les provinces séparatistes. Leurs vaisseaux ont déjà entamé leur poussée d'accélération. Quarante. Ils ont déjà pété les plombs.

— Ah, fit Solomon, et elle se mit à pleurer de nouveau.

— Ce sont ces connards de sécessionnistes. Depuis qu'ils ont publié leur manifeste, les gens se comportent comme s'ils étaient sérieux. Comme s'ils étaient autre chose qu'une bande de trous du cul qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez et qui ne cherchent qu'à attirer l'attention. Ils ont déclenché une guerre, maintenant. Ils vont le faire pour de bon, Sol. Ils vont larguer des rochers sur nous jusqu'à ce que nous ne soyons plus qu'une couche de carbone de dix atomes d'épaisseur.

— Ils ne le feront pas. Ils ne le feront pas, répéta-t-il en le regrettant immédiatement, car cela donnait le sentiment qu'il tentait de s'en convaincre. Jusqu'à maintenant, chaque fois qu'on a invoqué la loi sur les provinces séparatistes, c'était parce que les Nations unies voulaient mettre la main sur des ressources. S'ils détruisent toutes nos infrastructures, les ressources, ils ne pourront pas les avoir. Ils essaient de nous faire peur, c'est tout.

Caitlin leva la main, comme une écolière demandant à ce qu'on la remarque.

— Ça fonctionne, dit-elle. J'ai peur, là.

— Et ça n'a rien à voir avec les sécessionnistes, même si c'est ce qu'ils affirment, reprit Solomon, qui sentait la chaleur monter en lui et ne répétait plus ses phrases. C'est parce que la Terre est bientôt à court de lithium et de molybdène. Même avec leurs mines d'enfouissement des déchets, ils ont besoin de plus que ce qu'ils ont. Et nous, nous avons accès au minerai brut. C'est tout. Ce n'est qu'une question d'argent, Cait. Ils ne vont pas se mettre à larguer des rochers. En plus, s'ils nous font ça, nous allons leur faire la même chose. Et nous avons de meilleurs vaisseaux.

— Dix-huit. Eux, ils en ont quarante qui se dirigent vers nous en ce moment même, et tout autant en position défensive.

— Mais s'ils en ratent un... commença-t-il sans achever sa pensée.

Elle déglutit, s'essuya les joues à l'aide de ses paumes. Il se pencha à travers la pièce et tira une serviette du distributeur pour la lui donner.

— Tu en es vraiment sûr, de ça ? questionna-t-elle. Ou ce sont juste des belles paroles pour me calmer ?

— Je suis obligé de répondre ?

Elle soupira et s'effondra sur lui.

— Ça va prendre des semaines, rappela-t-il. Au minimum. Probablement des mois, même.

— Et donc. S'il te restait quatre mois à vivre, tu ferais quoi ?

— Je me glisserais dans le lit avec toi et je n'en sortirais plus.

Elle tendit le bras puis l'embrassa. La violence qui l'habitait perturbait Solomon. Non, ce n'était pas cela. Ce n'était pas de la violence, mais de la sincérité.

— Viens, dit-elle.

Il se réveilla tandis qu'une alarme faisait vibrer son terminal, seulement vaguement conscient qu'il entendait ce bruit depuis un moment déjà. Caitlin était recroquevillée contre lui, les yeux toujours clos, la bouche ouverte et calme. Elle semblait jeune, comme cela. Détendue. Il éteignit l'alarme en consultant l'heure. D'un côté, il était scandaleusement en retard au travail. De l'autre, une heure supplémentaire ne serait pas particulièrement plus scandaleux. Deux messages envoyés par son chef de groupe se trouvaient en attente de lecture. Caitlin marmonna quelque chose et s'étira. Son mouvement éloigna le drap de son corps. Il posa son terminal et glissa la main sous son oreiller avant de se rendormir.

Lorsqu'il s'éveilla de nouveau, elle s'était redressée pour l'observer. La douceur avait quitté son visage, mais elle était toujours splendide. Il lui sourit et tendit la main pour entrelacer ses doigts dans les siens.

— Tu veux m'épouser ? demanda-t-il.

— Oh, s'il te plaît.

— Non, je suis sérieux. Est-ce que tu veux m'épouser ?

— Pourquoi ? Parce que nous sommes sur le point d'entrer dans une guerre qui va nous tuer, nous et tous ceux que

nous connaissons, et que nous ne pouvons absolument rien y changer ? Vite, faisons quelque chose de permanent avant que la permanence ait complètement disparu.

— C'est ça. Tu veux m'épouser ?

— Bien sûr que oui, Sol.

La cérémonie fut modeste. Voltaire était la demoiselle d'honneur de Caitlin, Raj le garçon d'honneur de Solomon. Le prêtre était un méthodiste qui avait passé son enfance au Penjab mais parlait désormais avec le faux accent texan traînant de Mariner Valley. Le centre de recherches comptait plusieurs chapelles, et celle-ci était plutôt charmante. Tout, jusqu'à l'autel, avait été taillé dans la pierre locale puis recouvert d'un enduit clair qui donnait un effet mouillé, riche et vivant. Les veines de blanc et de noir parcouraient la pierre rouge, tout comme des mouchetures à l'éclat cristallin. L'air était chargé de l'odeur des lilas que Voltaire avait achetés à la serre par brassées entières.

Alors qu'ils se tenaient ensemble et échangeaient leurs vœux, Solomon songea que le visage de Caitlin affichait alors le même calme que lorsqu'elle dormait. Mais peut-être n'était-ce qu'une projection. Quand il lui passa la bague au doigt, il sentit quelque chose s'agiter dans sa poitrine, éprouvant une joie totale et irrationnelle qu'il ne se souvenait pas d'avoir connue par le passé. Il restait encore trois semaines avant l'arrivée de la flotte des NU. Même dans le pire des cas, ils seraient encore en vie durant presque un mois. Ce qui l'amenait à regretter qu'ils n'aient pas fait tout cela plus tôt. Le soir de leur rencontre, par exemple. Ou qu'ils ne se soient pas connus plus jeunes. Sur les photographies qu'ils envoyèrent aux parents de Caitlin, il semblait sur le point de se mettre à chanter. Il les détestait, mais puisque Caitlin, elle, les adorait, il les adorait aussi. Ils passèrent leur lune de miel à l'hôtel du coin, à Dhanbad Nova, se séchant avec des serviettes et se lavant avec du savon fabriqués à l'image du luxe sur Terre. Il se lava deux fois plus que d'ordinaire, ressentant presque la chaleur de l'eau et la douceur de son peignoir comme une magie, comme s'il pouvait passer pour un Terrien en étant décadent.

Et, par coïncidence, cela fonctionna. Les négociations qui se déroulaient en coulisses aboutirent. Les appareils des NU firent

demi-tour pour entamer une décélération précoce et une poussée deux fois plus longue. Ils retournaient chez eux. Il observait le présentateur des actualités suivre les mouvements de la mécanique orbitale du voyage de retour. Il tenta d'imaginer ce qu'éprouvaient les Marines à bord de ces vaisseaux ; ils avaient pratiquement atteint le nouveau monde, avant de faire demi-tour sans jamais y avoir posé les yeux. Plus de six mois de leur vie envolés pour un acte politique théâtral. Caitlin était assise au bord du lit, penchée vers le moniteur sans le quitter des yeux. Elle s'en abreuvait.

Assis derrière elle, le dos contre la tête de lit, Solomon sentit le spectre d'un malaise le traverser, froid et importun.

— La durée de la permanence s'est bien allongée, on dirait, commenta-t-il en essayant d'en faire une plaisanterie.

— Mm-hm, acquiesça-t-elle.

— Ça change un peu les choses.

— Mm-hm.

Il se gratta le revers de la main, même si elle ne le démangeait pas. Le bruit sec de ses ongles contre sa peau fut noyé par la voix du présentateur, et il le sentit plus qu'il ne l'entendit. Caitlin passa une main dans ses cheveux, ses doigts disparaissant dans la noirceur avant de refaire surface.

— Bon, fit-il. Tu veux divorcer ?

— Non.

— Parce que je sais que tu pensais que ta vie n'allait plus durer très longtemps. Et si... si ce n'est pas ce que tu aurais choisi de faire... Enfin, je comprendrais.

Caitlin lui lança un regard par-dessus son épaule. La lumière du moniteur brillait sur sa joue, dans son œil, dans sa chevelure, comme si elle était en verre coloré.

— Tu es adorable, tu es mon mari, je t'aime et j'ai confiance en toi comme je n'ai jamais eu confiance en personne dans ma vie. Je n'échangerais ça contre rien au monde, mis à part encore plus de ça. Pourquoi ? Tu veux tout arrêter ?

— Non. Je suis poli, c'est tout. En fait, non. Je manque d'assurance, tout à coup.

— Arrête un peu. Et de toute manière, rien n'a changé. La Terre est toujours en manque de lithium, de molybdène et de

toutes sortes d'autres métaux industriels. Et nous, nous en avons toujours. Même s'ils ont fait demi-tour cette fois-ci, ils reviendront, et sans arrêt.

— À moins qu'ils trouvent un moyen de faire ce qu'ils ont besoin de faire avec d'autres métaux. Ou qu'ils trouvent un autre gisement. Les choses changent en permanence. Un nouveau facteur pourrait mettre fin au problème.

— Pourrait, oui, convint-elle. C'est ce qu'on appelle la paix, non ? Reporter le conflit jusqu'à ce que l'objet des combats n'ait plus d'importance.

Sur l'écran, les vaisseaux des NU filaient, des arcs de feu flamboyant derrière eux tandis qu'ils retournaient d'où ils étaient venus.



Le terminal s'échappe encore un peu plus de sa poche ; il est presque certain qu'il va laisser une traînée d'ecchymoses aussi grandes que le boîtier. Il s'en fiche. Il tente de se rappeler si les commandes vocales sont toujours activées, mais soit ce n'est pas le cas, soit sa gorge est trop déformée par la poussée pour que l'on reconnaisse sa voix. Il va devoir le faire manuellement. S'il se détend, il perdra connaissance, mais il est de plus en plus difficile de s'en souvenir. Il a conscience que le sang est comprimé vers l'arrière de son corps, qu'il s'accumule à l'arrière de son cervelet, qu'il inonde ses reins. Il n'a pas suffisamment étudié la médecine pour savoir ce que cela signifie, mais cela ne peut pas être une bonne chose. Le terminal sort pratiquement de la poche. Il est désormais dans sa main.

Une secousse agite le vaisseau, puis une notification s'affiche à l'écran, de couleur orangée, accompagnée de mots qu'il ne peut discerner. Ses yeux refusent de se concentrer. Si le voyant était rouge, le système se serait arrêté. Il patiente quelques secondes, espérant que la situation empire, mais ce n'est pas le cas. Le yacht est robuste. Bien conçu, bien construit. Il reporte son attention vers le terminal.

Caitlin est certainement chez eux, en ce moment, à entamer son dîner en écoutant les actualités pour glaner des informations

sur la crise des chantiers navals. S'il parvient à lui adresser une requête de communication, elle la recevra. Une peur panique l'envahit soudainement : elle pensera peut-être qu'il s'est assis sur son terminal et répétera plusieurs fois son prénom avant d'en rire et de couper la connexion. Il lui faudra faire du bruit lorsqu'elle l'acceptera. Même s'il est trop compliqué de parler, il doit lui faire savoir que cela ne va pas. Il a déjà envoyé des milliers de requêtes de communication sans regarder son terminal, mais à présent, tout paraît différent, et sa mémoire musculaire ne l'aide en rien. Le poids du terminal est écrasant. Tout ce qui se trouve dans sa main le fait souffrir comme si on lui avait asséné un coup de marteau. Il a mal au ventre. Le pire des maux de tête qu'il puisse imaginer s'accroît. Rien de tout cela n'est amusant, mis à part la conscience d'avoir réussi. Alors même qu'il peine à faire réagir son terminal, il songe également à ce que signifie la poussée en termes pratiques. Avec une telle efficacité, les appareils pourront solliciter leur réacteur tout au long du voyage. Poussée d'accélération jusqu'à mi-parcours, extinction des moteurs, demi-tour, puis décélération durant le reste du trajet. Même un tiers de g relativement tranquille permettra d'arriver à destination beaucoup plus vite et réglera tous les problèmes liés à l'apesanteur prolongée. Il tente de calculer combien de temps durera le transit vers la Terre, mais n'y parvient pas. Il doit se concentrer sur le terminal.

Quelque chose se déplace dans la topologie de ses entrailles, modifiant l'angle selon lequel repose le terminal. Il commence à glisser, et Solomon n'a ni la force ni la rapidité qu'il faut pour l'attraper. Le terminal atteint son flanc, chute de quelques centimètres sur son siège. Il tente de déplacer son bras gauche, plaqué non loin de son oreille, mais il ne bouge pas.

Il ne bouge pas du tout. Il ne se contracte même pas sous l'effort.

*Ah, se dit-il, je suis en train de faire une attaque.*



Ils étaient mariés depuis six ans lorsque Solomon avait utilisé l'argent de ses bonus de performance et d'efficacité pour s'acheter

un yacht. Ce n'était pas un grand vaisseau ; l'espace de vie à l'intérieur était encore plus exigü que son premier logement. L'appareil avait pratiquement cinq ans et allait très bientôt devoir passer un mois sur les quais des chantiers navals orbitaux. L'association de couleurs à l'intérieur – orange et crème – n'était pas à son goût. Le vaisseau était en cale sèche depuis huit mois et demi ; depuis que son précédent propriétaire, alors nouveau vice-président d'un conglomérat basé sur Luna, avait trouvé la mort. Sa famille sur Luna ne comptait pas venir sur Mars et l'incommodité de devoir récupérer un appareil situé à plusieurs mois de trajet à travers le vide les avait poussés à le vendre à bas prix. Pour la plupart des Martiens, ce type de navire n'était rien de plus que le symbole ostentatoire d'un certain statut. Il n'y avait aucune lune colonisée ni aucune station L5 habitée entre lesquelles voyager. Rallier la Terre à bord de ce vaisseau n'aurait été ni confortable ni particulièrement sûr. Il pouvait tourner en orbite. Partir en excursion dans le vide autour de Mars, puis revenir. C'était à peu près tout, et l'inutilité de ces manœuvres avait aidé à faire décroître encore davantage le prix. En tant que signe de richesse, l'appareil signalait que son propriétaire en avait eu beaucoup trop. En tant que moyen de transport, cela revenait à posséder une voiture de course qui ne pouvait jamais quitter son circuit.

Pour Solomon, c'était là le parfait véhicule test.

On avait conçu le yacht autour d'un moteur qu'il connaissait, et les documents techniques faisaient partie de ceux qu'il avait aidé à rédiger. En se penchant sur l'historique technique et celui de la maintenance, il y avait vu chaque tableau de commandes, chaque conduit de recyclage de l'air ainsi que ses grilles. Avant même d'avoir posé le pied à bord, il connaissait le vaisseau. Il avait lui-même conçu certaines pièces du système d'échappement dix ans plus tôt. Et puisqu'il était propriétaire de l'appareil, six mois d'interdiction disparaîtraient tout simplement s'il souhaitait l'utiliser pour tester de nouveaux perfectionnements apportés aux moteurs. Cette seule idée pouvait l'amener à glousser de joie. Plus de comités de validation. Plus d'âpres comptes rendus sur les responsabilités d'endettement. Simplement le vaisseau, son réacteur, deux ou trois combinaisons spatiales et quelques

engins industriels télécommandés qu'il possédait depuis qu'il était à l'école. À certaines époques, les scientifiques avaient parfois un thermocycleur dans leur garage, ou un cabanon à l'arrière de leur propriété qui abritait des ruches, des moteurs désassemblés ou des prototypes à demi construits d'inventions qui changeraient le monde si l'on parvenait simplement à les faire fonctionner. Solomon, lui, avait son yacht, et se le procurer était ce qu'il avait fait de plus complaisant, de plus exquis et de plus important depuis le jour où il avait demandé Caitlin en mariage.

Pourtant, même lorsque le jardin fertile de son esprit produisait un millier de bourgeons différents d'idées, de projets, de tests, de peaufinages et d'ajustements, il se retrouvait à craindre le moment où il avouerait à sa femme ce qu'il avait fait. Et quand l'heure fut venue, son malaise fut justifié.

— Oh, Sol. Chéri.

— Ce n'étaient pas les sous de mon salaire, seulement ceux des bonus. Et ce n'était que mon argent à moi. Je n'ai pas touché au nôtre.

Caitlin était assise sur la banquette de leur pièce multifonction, se tapotant la bouche du bout des doigts, comme toujours lorsqu'elle réfléchissait profondément. Le système jouait une douce musique d'ambiance qui associait percussions délicates et instruments à cordes, suffisamment forte pour couvrir le sifflement des recycleurs d'atmosphère mais pas assez pour noyer leur conversation. Comme presque tous les bâtiments récents sur Mars, celui-ci était grand, mieux équipé et construit plus profondément sous terre.

— Donc ce que tu viens de me dire, là, c'est que tu peux dépenser l'argent du compte autant que tu veux sans m'en parler si le total de ce que tu as pris est inférieur à ce que tu as touché comme bonus. C'est ça ?

— Non, réfuta-t-il, même si ce n'était pas loin de la vérité. Ce que je dis, c'est que ce n'était pas de l'argent dont nous avons besoin. Tous nos frais sont couverts. Nous n'allons pas trouver les comptes à sec en essayant d'acheter de la nourriture. Nous n'allons pas être obligés de faire des heures supplémentaires ou de trouver un travail complémentaire.

— D'accord.

— Et c'est un travail important. La conception que j'ai mise au point pour le système d'échappement magnétique peut vraiment accroître l'efficacité du réacteur, si j'arrive à...

— *D'accord*, répéta-t-elle.

Il s'appuya contre le chambranle. La musique des instruments à corde s'intensifia dans un doux arpège.

— Tu es en colère.

— Non, mon amour. Je ne suis pas en colère, dit-elle d'une voix paisible. Quand on est en colère, on crie. Ça, c'est du ressentiment, parce que tu me laisses à l'écart des trucs sympas. Quand je te regarde, je vois clairement de la joie, de l'enthousiasme, et je veux prendre part à ça. Je veux sauter en l'air, agiter les bras et parler du fait que c'est génial, tout ça. Mais cet argent, c'était notre bouée de sauvetage. Tu oublies que tu l'as dépensé, et si nous l'oublions tous les deux, dès qu'il y aura un imprévu, nous serons baisés. J'adore notre vie, donc maintenant, je dois être celle qui fait attention, qui désapprouve et qui ne s'enthousiasme pas. Tu fais de moi l'adulte de l'histoire. Et je n'en ai pas envie. Je veux que nous soyons tous les deux adultes, comme ça, quand nous ferons quelque chose du genre, nous serons tous les deux des gamins.

Elle leva les yeux vers lui et haussa les épaules. Son visage était plus sévère que lorsqu'ils s'étaient rencontrés. Sa chevelure noire était striée de blanc. Quand elle sourit, il sentit s'envoler ce qui avait durci dans sa poitrine.

— Je me suis peut-être... un peu emballé, admit-il. J'ai vu qu'il était là et que nous avions les moyens de nous l'offrir.

— Et tu as foncé sans réfléchir à tout ce que ça impliquerait. Parce que tu es Solomon Epstein, et que tu es l'homme le plus intelligent, le plus rigoureux et le plus méthodique qui ait jamais pris chaque décision importante dans sa vie sur un coup de tête.

S'il n'y avait eu de la chaleur et du rire dans sa voix, ses paroles seraient passées pour une condamnation. Mais cela semblait plutôt des mots d'amour.

— Mais je suis mignon, dit-il.

— Tu es adorable. Et je veux tout savoir du nouveau machin truc que tu vas expérimenter. Seulement, dis-moi d'abord que tu vas essayer de réfléchir à l'avenir, la prochaine fois ?

— Promis.

Il passa la soirée à lui parler de puissance et d'efficience, de masse réactionnelle et de multiplicateurs de vitesse. Et lorsqu'il eut terminé, ils discutèrent du fait d'élaborer un plan de retraite responsable, de s'assurer que leurs testaments étaient à jour. Il semblait là présenter des excuses et espérait qu'ils pourraient le faire à nouveau quand elle saisirait ce que la maintenance du yacht allait coûter. Ce combat-là serait pour plus tard, toutefois.

Il passait ses journées à travailler comme de coutume au sein du groupe de propulsion. La nuit, il restait assis sur les moniteurs de leur appartement afin d'élaborer ses projets personnels. Caitlin, elle, avait entamé un programme sur les réseaux avec un groupe de Londres Nova qui débattait de la manière dont les sociétés comme Kwikowski pourrait intervenir dans la déroutante spirale de menace et d'évitement où la Terre et Mars semblaient enfermés. Chaque fois qu'il entendait Caitlin parler aux autres – de propagande, de codes moraux divergents et de bien d'autres sujets flous qui paraissaient plausibles – elle évoquait le lithium et le molybdène. Le tungstène, aussi, désormais. Tout le reste était intéressant, instructif, profond. Mais si l'on ne parvenait pas à régler la question des droits sur le minerai, ils pourraient s'occuper de tous les autres dossiers sans jamais résoudre le problème. Il était toujours fier d'elle lorsqu'elle affirmait cela. Un passé d'arts libéraux était une chose difficile à dépasser, mais elle s'en tirait à merveille.

Finalement, le moment vint de tester son idée et ses projets. Il fit le long trajet qui le séparait des chantiers navals en utilisant le nouveau système de transport public : des tubes sous vide forés dans la roche et dotés de rails électromagnétiques qui ressemblaient à de faibles et lents canons de Gauss. C'était exigu, inconfortable, mais rapide. Il rejoignit son yacht une heure avant le coucher du soleil à l'horizon martien le plus proche. Il termina les ajustements de dernière minute sur le prototype qu'il avait fabriqué, exécuta les séquences de diagnostic à deux reprises et emmena l'appareil au-delà de la fine atmosphère. Une fois en haute orbite, il demeura un moment en apesanteur pour profiter de l'absence de gravité, une nouveauté pour lui. Il fit infuser un

flacon de thé frais, se sangla dans le siège du capitaine et passa le bout du doigt sur le vieux moniteur tactile.

S'il voyait juste, les ajouts qu'il avait effectués allaient augmenter l'efficacité de pratiquement seize pour cent. Lorsque les chiffres lui parvinrent, il comprit qu'il s'était trompé. L'efficacité avait *diminué* de quatre et demi pour cent. Il se posa de nouveau sur les chantiers navals et emprunta le tube de transit jusque chez lui, marmonnant sombrement tout au long du trajet.

Les Nations unies déclarèrent qu'à l'avenir, la construction de tous les vaisseaux martiens serait sous-traitée aux Chantiers navals Bush sur Terre. Le gouvernement local s'abstint même de tout commentaire, se contentant de poursuivre les constructions déjà en cours et d'en négocier d'autres. Puis les Nations unies ordonnèrent la fermeture de tous les chantiers navals martiens jusqu'à ce qu'une équipe d'inspection fût envoyée sur place. Sept mois pour rassembler l'équipe et pratiquement six mois de transit à cause des distances relatives des deux planètes dans leur orbite autour du Soleil. En entendant cela, Sol devint quelque peu nerveux. Si l'on fermait les chantiers navals, on empêcherait peut-être son yacht de décoller. Il n'avait nul besoin de s'inquiéter. Tous les chantiers navals restèrent ouverts. Des rumeurs de guerre commencèrent de nouveau à circuler et Solomon tenta de les ignorer, de se dire que cette fois-ci ne serait pas différente des précédentes.

Raj, à la surprise générale, abandonna son poste au développement, loua un appartement bon marché près de la surface et commença à vendre des céramiques qu'il fabriquait lui-même. Il disait n'avoir jamais été aussi heureux. Voltaire divorça et voulut par la suite que tous les membres de l'ancienne équipe viennent la rejoindre dans les bars. Ils étaient désormais huit, mais presque personne n'y allait. Julio et Carl eurent un enfant ensemble et cessèrent de socialiser avec qui que ce soit. Tori trouva un travail au sein d'un petit cabinet d'expertise en sécurité chimique qui prétendait offrir ses services à toutes les sociétés martiennes mais obtenait en vérité tous ses contrats grâce au projet de terraformage. Malik, quant à lui, décéda d'un cancer du rachis que l'on n'avait pas pu guérir. La vie continuait péniblement, faite de victoires et de défaites. Les sorties expérimentales de

Solomon atteignirent un niveau où l'appareil fut aussi performant qu'avant ses modifications. Puis de légères améliorations survinrent.

Presque un an après l'achat du vaisseau, Solomon gagna son yacht avec de nouveaux plans. S'il voyait juste, l'efficiencia augmenterait de pratiquement quatre et demi pour cent. Il se trouvait dans la salle des machines à effectuer les modifications lorsque son terminal avait sonné. C'était Caitlin. Il accepta la requête.

— Qu'est-ce qui se passe ? interrogea-t-il.

— Nous avons décidé de le prendre ce week-end prolongé le mois prochain ? Je sais que nous en avons parlé, mais je ne crois pas que nous ayons pris de décision.

— Non, mais je préfère éviter. L'équipe est un peu en retard.

— En retard sur les heures supplémentaires ?

— Non. Il faut que nous soyons là, c'est tout.

— D'accord, dit-elle. Je vais peut-être prévoir quelque chose avec Maggie Chu, dans ce cas.

— Tu as ma bénédiction. Je rentre à la maison dès que j'en ai fini avec ça.

— Ça marche, conclut-elle avant de couper la connexion.

Il testa les boîtiers, fit une soudure supplémentaire à l'emplacement où le ressort serait le plus sollicité puis regagna le siège du capitaine. Le yacht s'éleva dans la fine atmosphère jusqu'en haute orbite. Solomon effectua une nouvelle fois les diagnostics, s'assurant avant de commencer que tout avait l'air prêt. Il flotta dans son siège durant pratiquement trente minutes, maintenu en place grâce à ses sangles.

Alors qu'il lançait la séquence d'allumage, il se souvint que l'équipe serait à Londres Nova lors du week-end qu'il avait songé à prendre avec Caitlin. Il se demanda si elle avait déjà prévu quelque chose avec Maggie Chu ou s'il était encore temps de changer de plan. Il entama la poussée.

L'accélération repoussa Solomon dans le siège du capitaine, lui compressa la poitrine comme un poids. Sa main droite atterrit sur son ventre, sa main gauche sur le tissu près de son oreille. Ses chevilles furent plaquées contre le repose-pied.



Le vaisseau chante un faible hymne funèbre, guttural, triste et passionné, comme les chansons que son père chantait jadis au temple. Il comprend désormais qu'il va mourir ici. Il va trop vite et trop loin pour que les secours l'atteignent. Pendant un moment – des mois ou des années – son yacht marquera l'emplacement le plus éloigné du puits de gravité de la Terre où l'être humain se soit jamais rendu à bord d'un appareil. On retrouvera les spécifications de conception chez lui. Caitlin est intelligente. Elle saura vendre ses travaux. Elle aura suffisamment d'argent pour manger du bœuf à chaque repas durant le restant de ses jours. Quoi qu'il en soit, il s'est bien occupé d'elle, à défaut de bien s'être occupé de lui-même.

S'il contrôlait le vaisseau, il pourrait atteindre la ceinture d'astéroïdes, se rendre dans le système jovien et être le premier à marcher sur Europe et Ganymède. Mais cela n'arrivera pas. Ce sera quelqu'un d'autre. Lorsque la personne en question arrivera sur place, néanmoins, ce sera grâce à son réacteur.

Et la guerre ! Si la distance se mesure en temps, Mars vient alors de se rapprocher considérablement de la Terre, alors que la Terre est toujours bien distante de Mars. Ce type d'asymétrie change tout. Il se demande comment on négociera cela. Ce que l'on fera. Tout le lithium, le molybdène et le tungstène qu'on veut sont à présent à la portée des sociétés minières. Elles peuvent rejoindre la ceinture d'astéroïdes ainsi que les lunes de Saturne et Jupiter. Ce qui empêchait la Terre et Mars d'aboutir à une paix durable n'aura plus d'importance.

La douleur dans sa tête et sa colonne vertébrale empire. Il peine à se souvenir de contracter ses jambes et ses bras, d'aider son cœur défaillant à faire circuler le sang. Il manque à nouveau s'évanouir, mais il ignore si c'est par la faute de l'attaque ou de la poussée. Il est presque certain qu'accroître sa pression sanguine lors d'une attaque est considéré comme stupide.

L'hymne funèbre du vaisseau change quelque peu ; maintenant, il chante littéralement avec la voix de son père, des syllabes prononcées en hébreu dont Solomon a oublié la signification,

s'il l'a déjà connue un jour. Des hallucinations auditives, dans ce cas. Intéressant.

Il regrette de ne pas pouvoir revoir Caitlin une dernière fois. Pour lui faire ses adieux, lui dire qu'il l'aime. Il regrette de ne pas être témoin des conséquences de ses travaux. Malgré la douleur atroce, une forme de calme et d'euphorie commence à le submerger. *Ça a toujours été comme ça*, songe-t-il. Depuis que Moïse a vu la Terre promise qu'il ne pourrait jamais rejoindre, les gens sur leur lit de mort ont toujours voulu voir ce qu'il arriverait ensuite. Il se demande si c'est ce qui donne son caractère sacré à la Terre promise : le fait qu'on peut la voir sans tout à fait l'atteindre. L'herbe est toujours plus verte de l'autre côté de l'extinction personnelle. Une phrase que Malik aurait pu prononcer. Et dont Caitlin se serait moquée.

Les quelques années voire décennies à suivre vont être fascinantes, et ce sera grâce à lui. Il ferme les yeux. Il aurait voulu être là pour voir tout cela.

Solomon se détend, et l'étendue de l'espace vient l'entourer comme une amante.

## SOUS LA POUSSÉE

### NOTE DE L'AUTEUR

“Ça va un peu vite, Sol.”

Même si les jeux de mots sont peut-être la forme d’humour la plus facile qui soit, cette phrase reste malgré tout l’une de nos favorites au sein du projet.

L’un des éléments récurrents de l’univers de *The Expanse* est l’idée du prophète pouvant mener les gens vers la Terre promise sans parvenir lui-même à l’atteindre. Solomon Epstein est ce genre de gars-là : celui qui ouvre la voie vers une toute nouvelle ère mais qui ne vivra pas pour voir les conséquences de ses accomplissements. C’est une histoire puissante car c’est quelque chose que nous vivons tous, particulièrement lorsque nous vieillissons : l’impression que des événements mémorables vont se dérouler juste après notre disparition. La peur existentielle de manquer quelque chose.

À l’origine, cette nouvelle a été écrite pour intégrer l’anthologie de Jonathan Strahan intitulée *Edge of Infinity*, puis SYFY a décidé d’en faire un *chapbook* exclusif pour le Comic-Con de San Diego, avant qu’elle ne soit publiée en accès libre sur internet durant un certain temps. Parmi toutes les fictions courtes de l’univers de *The Expanse*, celle-ci est probablement celle qui a été lue le plus et pour laquelle nous avons reçu le moins d’argent. C’est parfois un drôle de métier.

Un jour, quelqu’un a demandé si la Voltaire qui sortait boire un verre avec Sol à l’époque avait un lien avec le Collectif Voltaire, la faction militante de l’APE qu’on retrouve dans les romans publiés par la suite. Ce lien-là existait sûrement, mais nous n’avons jamais enquêté sur la question.



## LE BOUCHER DE LA STATION ANDERSON

À l'âge de peut-être cinq ou six ans, lorsque Fred était encore un enfant et habitait sur Terre, il avait vu pousser une herbe dans l'obscurité de la cave de son oncle. La plante était pâle, fine, mais deux fois plus grande que celles de la cour latérale, déformée par ses tentatives d'atteindre la lumière du soleil. C'était précisément ce à quoi ressemblait l'homme derrière le bar : trop grand, trop pâle, trop avide de ce qu'il n'avait jamais eu et n'aurait jamais. Les Ceinturiens étaient tous comme cela.

La musique qu'on jouait dans le bar associait des rythmes penjabis à la voix haut perchée d'une femme rapping dans le brouillamini polyglotte qui composait le créole ceinturien. La machine de pachinko cabossée installée à l'arrière sonnait et s'agitait. Des effluves sucrés de haschich flottaient dans l'air. Fred recula sur un tabouret de bar conçu pour quelqu'un qui mesurait dix centimètres de plus que lui et sourit aimablement.

— Y a un problème, bordel ? demanda-t-il.

Le barman aurait pu être chinois, coréen, ou un mélange des deux. Sa famille était donc certainement arrivée au cours de l'une des premières vagues. Cinq générations passées à lutter pour respirer, à entasser des familles nombreuses dans des vaisseaux de prospection dotés de sept couchettes, à regarder en arrière vers le Soleil qui était à peine davantage que l'étoile la plus brillante. Il était difficile de considérer ne fût-ce que l'un d'entre eux comme étant encore humain.

— Aucun problème, *jefe*, répondit le barman sans bouger.

Dans le miroir derrière le bar, Fred vit la porte s'ouvrir en coulisant. Quatre Ceinturiens entrèrent, le dos voûté. L'un d'eux

portait un brassard affichant le cercle scindé de l'Alliance des Planètes extérieures. Ils remarquèrent sa présence, et Fred s'en aperçut. L'un des membres du groupe le reconnut. Un mince filet d'adrénaline jaillit automatiquement dans ses veines, une sensation plaisante.

— Vous pouvez me servir un verre, alors.

Le barman resta immobile un instant, puis s'activa. Sous les effets de la gravité giratoire, le whiskey coulait différemment, mais pas à ce point, et Fred comprit donc peu ou prou ce qui n'allait pas. La force de Coriolis sur la station Cérés n'aurait pas dû suffire à modifier l'angle d'inclinaison, pas si près de la surface de l'astéroïde. Le whiskey coulait peut-être simplement lentement. Le barman fit glisser le verre jusqu'à lui.

— Je vous l'offre, dit l'homme avant de marquer une demi-seconde de silence, colonel.

Fred croisa son regard. Tous deux restèrent muets. Fred vida d'un trait son verre d'alcool, qui le brûla et lui laissa un goût de vieux champignons et de pain moisi à l'arrière de la langue.

— Vous avez autre chose que des champignons fermentés ? questionna Fred.

— *Als u aprecie no, koai sa sa ?* lança une voix dans son dos.

*Si tu n'aimes pas ça, qu'est-ce que tu fais là ?*

Fred se tourna sur son tabouret. L'un des quatre membres du groupe qui venait tout juste d'entrer le regardait avec colère. Pour un Ceinturien, il était large d'épaules. Possiblement un pilote de robots. Ou peut-être passait-il simplement beaucoup de temps dans une salle d'entraînement. C'est ce que faisaient certains d'entre eux : utiliser des machines, des poids et des produits coûteux pour obtenir ce que la gravité ne leur donnerait jamais.

*Qu'est-ce que tu fais là ?* Bonne question.

— J'aime le whiskey fait à partir d'un genre de grain. Si tu veux avaler des champignons, ne me laisse pas te décourager.

Le pilote de robots remua sur son siège. Fred songea qu'il allait se lever, mais il se contenta de hausser les épaules avant de détourner les yeux. Ses amis échangèrent un regard. Celui qui portait le brassard avait sorti son terminal et en tapotait rapidement l'écran.

— J'ai du bourbon qui vient de Ganymède, informa le barman. C'est cher.

— Pas assez pour m'arrêter, dit Fred en se retournant. Amenez la bouteille.

Le barman se baissa et sa main palpa l'espace sous le bar. Il y cachait certainement un fusil. Fred pouvait pratiquement l'apercevoir. Quelque chose qu'on utilisait d'abord pour intimider, ou pour abattre un homme dans le cas où cela ne fonctionnerait pas. Une carabine, peut-être, au canon scié pour tirer à courte distance. Fred patienta, mais la main de l'homme refit surface en tenant une bouteille qu'il posa sur le comptoir. Fred ressentit une brève bouffée de soulagement mais également de déception.

— Verre propre, exigea-t-il.

— Je me dis, commença le barman en tendant la main vers les verreries près du miroir, que vous êtes là pour une raison. Le Boucher de la station Anderson dans un bar ceinturien.

— Je veux juste prendre un verre.

— Personne ne veut juste prendre un verre.

— Je suis exceptionnel.

Le barman sourit jusqu'aux oreilles.

— C'est vrai, acquiesça-t-il avant de se pencher bas, sa tête pratiquement au même niveau que celle de Fred. Regardez-moi, colonel.

Fred dévissa le bouchon de la bouteille et versa deux doigts de bourbon dans le nouveau verre avant de remettre en place le bouchon. Le barman demeura immobile. Fred croisa son regard brun et pâle. Il s'apprêtait à dire quelque chose, sans même savoir s'il s'agissait d'autre chose que des paroles tranchantes, dégradantes et mesquines. Quelque chose remua dans le miroir. Plusieurs hommes, derrière lui.

Fred eut un instant afin de s'arc-bouter et d'esquiver le couteau, la balle ou le coup qui ne vint jamais, puis on lui mit un sac noir sur la tête.



Trois ans plus tôt, tout avait été différent.

— *Dagmar* dans le tuyau, quatre-vingt-dix secondes avant contact, tous les voyants au vert.

— Bien reçu, *Dagmar*. Je vois que vous serez prêts à ouvrir une brèche dans quatre-vingt-dix...

D'un geste du menton, Fred baissa le volume sur le canal du pilote, réduisant leurs échanges à une faible musique de fond accompagnée de paroles concernant des vecteurs et des positionnements. Quatre-vingt-dix secondes avant que l'équipe d'assaut ne s'infilte.

Une éternité.

Fred exhala longuement et embua l'intérieur de son casque le temps d'une seconde, puis la vapeur se dissipa. Il tenta de s'étirer, mais le siège anti-crash l'empêchait d'étendre pleinement ses membres dans quelque direction que ce fût. La console de commande affichait désormais quatre-vingt-trois secondes avant contact avec la station Anderson. Respirer puis s'étirer n'avait brûlé que sept secondes.

Il afficha les images du sas avant sur son écran. Le *Dagmar* était un appareil de débarquement de la Flotte militaire, élaboré pour s'accrocher à un vaisseau ou une station puis y ouvrir une brèche. L'affichage montrait deux cents Marines sanglés à des cages anti-crash verticales, leurs armes maintenues en place par des pinces à proximité qui les libéreraient promptement. Le sas était conçu pour s'ouvrir à la manière d'un iris quand les charges explosives auraient ouvert la brèche et que les joints d'étanchéité à l'extérieur seraient en place.

Les Marines paraissaient calmes, bien que ce fût difficile à déterminer lorsqu'ils portaient leur combinaison spatiale renforcée. On les avait entraînés sur Luna jusqu'à ce que manœuvrer dans la lumière ou en apesanteur dans le vide devienne une seconde nature. On les avait entassés dans d'étroits vaisseaux jusqu'à ce que progresser dans d'oppressants couloirs métalliques avec des angles morts à chaque intersection ne les effraie plus. On leur avait répété qu'une opération d'assaut et d'infiltration en bonne et due forme pouvait quelquefois déboucher sur un taux de mortalité de soixante pour cent parmi les Marines jusqu'à ce que ce nombre perde toute signification.

Fred observait ses hommes dans leur cage en songeant que six sur dix d'entre eux pourraient ne pas revenir.

L'écran indiquait maintenant trente secondes.

Fred afficha le mode radar. Deux grands points flanquaient le *Dagmar*. Ses vaisseaux jumeaux, chacun comptant également à son bord deux cents Marines. Derrière eux, la petite escorte de vaisseaux rapides, et devant, se rapprochant à chaque seconde, l'immense anneau rotatif de la station Anderson.

Tout le monde était en place, ses troupes étaient prêtes à l'action, la diplomatie s'était avérée un échec et le moment était venu pour lui de faire son travail. Il ouvrit le canal de commandement vers ses chefs de section, dix versions différentes d'interférences de fond pénétrant soudain dans son casque.

— À toutes les équipes, dix secondes avant brèche. Son désactivé.

Dix voix répondirent par l'affirmative.

— Bonne chasse, lança Fred avant d'afficher son écran tactique.

L'agencement de la station Anderson lui apparaissait sur un plan 2D fallacieusement précis. Aucun moyen de savoir quelles fortifications les Ceinturiens avaient apportées à la station lorsqu'ils s'en étaient emparés.

Ses soldats étaient représentés par six cents points verts qui planaient tout près de la station.

— Brèche, maintenant ! Allez ! Allez ! hurla le pilote du *Dagmar* sur le canal des comms.

Le vaisseau fut secoué lorsque les pinces du sas s'enfoncèrent dans le métal de la station, un cri perçant que Fred ressentit jusque dans son siège rembourré. La gravité fit son retour sous forme d'embarquée latérale alors que la station commençait à emporter les appareils d'assaut dans le 0,3 g de sa rotation. Une série d'explosions aiguës retentirent lorsque les charges explosives se déclenchèrent.

Au-dessus de son écran tactique, dix petits écrans s'allumèrent, ses chefs de section activant la caméra située sur le casque de leur combinaison. Le flot de Marines se déversa par les trois nouvelles brèches ouvertes dans la peau d'Anderson. Fred afficha de nouveau le plan tactique de la station, le tapota des doigts.

— À toutes les équipes, établissez une tête de pont et un poste de repli dans le couloir L, des intersections 34 à 38, ordonna

Fred sur le canal des comms, surpris comme toujours d'entendre à quel point sa voix semblait sereine au cours d'une bataille.

Des points verts se déplacèrent alors dans les couloirs qui s'affichaient sur son écran. Parfois, de nouvelles taches rouges apparaissaient lorsque le collimateur tête haute d'un Marine détectait un tir de riposte et signalait l'individu en question comme étant une menace. Les points rouges ne duraient jamais longtemps. Par moments, une tache verte virait au jaune : un soldat à terre, sa combinaison renforcée détectant les blessures ou le décès le rendant inapte au combat.

*Inapte au combat.* Un si bel euphémisme pour formuler le fait qu'un de ses enfants perdait son sang sur une station merdique dans le trou du cul de la Ceinture.

Soixante pour cent de victimes attendues. Quatre points verts pour six jaunes, chacun d'eux sous son commandement.

Il suivait l'assaut comme dans un jeu de haute technologie, déplaçant ses pions, réagissant aux menaces par de nouvelles directives, comptant les scores en surveillant combien de points verts demeuraient verts.

Trois taches rouges apparurent. Quatre vertes s'immobilisèrent et se mirent à couvert. Fred envoya trois points verts supplémentaires dans un couloir secondaire, les déplaçant pour qu'ils prennent position non loin des autres. Les taches rouges disparurent, les vertes avancèrent à nouveau. Il était tentant de se perdre dans le feu de l'action, d'oublier ce que signifiaient véritablement tous les symboles luisants qu'il voyait à l'écran.

Le chef de son équipe de tête interrompit sa rêverie en l'interpellant sur le canal de l'opération :

— Commandement, ici section un.

Fred reporta son attention sur les images de la caméra située sur le casque du chef d'équipe en question. Une barricade de fortune se dressait à l'autre extrémité d'un long couloir en pente douce. Son affichage tactique indiquait qu'au moins une dizaine d'adversaires la défendaient. Sous les yeux de Fred, un objet de petite taille surgit par-dessus la barricade puis détona comme une grenade à quelques mètres de l'emplacement où se trouvait son chef de section.

Fred tourna les yeux vers la carte tactique et, à proximité de la barricade, il nota la présence de plusieurs systèmes d'alimentation et dispositifs essentiels à la survie dans la station. *C'est pour ça qu'ils se sont installés ici. Parce qu'ils pensent que nous n'oserons pas.*

— Bien reçu, section un, répondit Fred en recherchant un autre itinéraire. Il ne semblait pas y en avoir. Les Ceinturiens étaient fûtés.

— Commandement, interrogatif. Utilisation d'armes lourdes pour se débarrasser de la barricade ou nettoyage en avançant ?

Faire exploser une grande partie des systèmes-clefs de la station en tuant on ne sait combien de civils retranchés dans leurs chambres, ou envoyer ses hommes et les laisser subir leurs soixante pour cent de pertes afin d'aller prendre position.

Et puis merde. Les Ceinturiens avaient fait leur choix. Qu'ils en assument les conséquences.

— Section un, permission accordée d'utiliser des armes lourdes pour dégager la voie. Commandement, terminé.

Quelques secondes plus tard, la barricade disparut dans un éclair de lumière et un nuage de fumée, puis ses hommes poursuivirent leur progression.

Trois heures et vingt-trois points jaunes plus tard, il reçut un appel :

— Commandement, ici section un. Nous avons pris le centre de commande. La station est à nous. Je répète, la station est à nous.



Attachés dans son dos, ses bras le faisaient souffrir. Les chevilles liées, il pouvait demeurer allongé sur le flanc ou bien se redresser sur les genoux. Il était incapable d'étendre les jambes pour se mettre debout, et choisit donc de s'agenouiller.

L'obscurité dans le sac qui recouvrait sa tête était totale, mais à en juger par la gravité giratoire, il se trouvait quelque part près du revêtement extérieur de la station. Un sas, dans ce cas. Il entendrait le sifflement et le bruit sec de la porte intérieure qui se verrouille, puis la lente exhalaison de l'air évacué, ou

s'ils comptaient l'expédier dans l'espace, la toux du système de sécurité qu'on désactive. Il passa ses pieds sur le sol à la recherche de soudures. Le sas s'ouvrirait-il en coulissant ou était-ce l'un des vieux modèles dotés de gonds ?

Le bruit qu'il perçut alors ne fut pas mécanique. Quelque part sur sa gauche, une femme s'éclaircit la gorge, et une poignée de secondes plus tard, une porte s'ouvrit avant de se refermer. Il reconnut le doux son d'un verrouillage pressurisé, mais sur une station, c'était peu significatif. Presque toutes les portes étaient hermétiques. Des pas s'approchèrent de lui. Cinq personnes. Peut-être six. La femme à la gorge qui chatouillait n'en faisait pas partie.

— Colonel ? Je vais retirer le sac, maintenant.

Fred hocha la tête.

La lumière éclaira de nouveau le monde.

La pièce était taillée dans la pierre brute et dotée d'un revêtement de sol bon marché. Conduites et tuyaux parcouraient les murs et le plafond, un bureau métallique trapu installé dans un coin, inoccupé. Un tunnel de service. Les lumières étaient aveuglantes. Il reconnut les quatre hommes du bar. Un autre les avait rejoints : jeune, maigre, avec un problème d'acné requérant une aide médicale. Fred tourna la tête pour voir la femme. Elle était au garde-à-vous, tenait dans les mains un fusil à fléchettes vieux de cinquante ans et arborait un brassard au niveau du biceps sur lequel on voyait le cercle scindé de l'APE.

Aucun d'eux ne portait de masque. Lorsque le nouveau venu prit la parole, sa voix n'était pas modifiée. Ils se fichaient que Fred pût les identifier.

— Colonel Frederick Lucius Johnson. J'étais impatient de vous rencontrer. Je m'appelle Anderson Dawes. Je travaille pour l'APE.

— Anderson, hein ? répéta Fred, et l'homme haussa les épaules.

— Mes parents m'ont donné ce nom en hommage à Anderson-Hyosung Cooperative Industries Group. Tout bien réfléchi, je ne m'en suis pas si mal tiré.

— Et donc ? La station Anderson était comme un frère pour vous ?

— Un homonyme. Appelez-moi Dawes, si vous préférez.

— Allez vous faire mettre, Dawes.

L'homme hocha la tête et s'agenouilla en face de Fred.

— *Chi-chey au ?* demanda l'un des types du bar.

— *Etchyeb*, répondit Dawes, puis les hommes s'éloignèrent.

Dawes attendit que la porte se fût refermée derrière eux avant de continuer :

— Vous passez beaucoup de temps dans les bars ceinturiens, colonel. On pourrait penser que vous cherchez quelque chose.

— Dawes ?

— Fred ?

— J'ai suivi un entraînement aux interrogatoires d'une qualité que vous ne verrez jamais. Vous voulez créer un rapport de complicité ? Allez-y. Parlez un moment, détachez-moi et commencez à me raconter que vous pouvez me sauver la mise si je vous dis simplement ce que vous voulez savoir. Ensuite, je vous arracherai les yeux et je vous baiserais le crâne. Vous comprenez ?

— Je comprends, dit Dawes sans bouger d'un cil. Alors dites-moi, Fred. Qu'est-ce qui vous est arrivé sur la station Anderson ?



Lorsque les escarmoucheurs eurent fini d'inspecter les couloirs à la recherche d'ennemis restants, un détachement de Marines escorta Fred à l'intérieur de la station conquise. Il s'immobilisa au niveau du poste de repli qu'ils avaient mis en place tout près des portes du sas. Des Marines commençaient à y revenir après d'autres assignations, chargés d'adrénaline et agités par la peur qui suivait les combats. Fred les laissa venir le voir. Il posa les mains sur leurs épaules avant de leur dire qu'ils avaient fait du bon travail.

Certains d'entre eux revenaient sur des civières. Les points jaunes en chair et en os. Les aides-soignants s'affairaient précipitamment parmi eux, branchant leurs terminaux sur les ports des combinaisons de combat que portaient les soldats touchés, lisant leurs diagnostics et leur attribuant une place dans la file d'attente des opérations chirurgicales en fonction de la gravité

de leurs blessures. Parfois, ils tapotaient un bouton de leur terminal et l'un des points jaunes de Fred virait au noir. Son logiciel de commandement signalait alors le décès avant d'envoyer un message au chef de section et commandant de compagnie adéquats pour qu'on rédige une lettre à sa famille. Il recevait ensuite une entrée correspondante dans sa propre liste des tâches.

Tout était propre et très organisé. Plusieurs siècles de guerre à l'âge électronique l'avaient distillée pour en faire cela. Fred posa la main sur le bras d'une jeune femme dont la combinaison signalait de sérieuses blessures au niveau de la colonne vertébrale, puis le serra. Elle leva le pouce à son intention, et Fred encaissa ce geste comme un coup de poing dans le plexus solaire.

— Monsieur ?

Fred leva les yeux et trouva son premier lieutenant au garde-à-vous.

— Nous sommes prêts ?

— Oui, monsieur. Peut-être un ennemi ou deux qui traînent, mais nous contrôlons les couloirs d'ici jusqu'aux ops.

— Emmenez-moi là-bas, ordonna Fred.

En simplement quelques minutes, ils couvrirent le terrain que ses Marines avaient mis trois heures à gagner. Les équipes de nettoyage qui intervenaient après les combats étaient encore à bord des appareils d'assaut, attendant le signal que toute la zone était sécurisée. Les corps des ennemis abattus gisaient éparpillés dans les couloirs. Fred les examina. Excepté l'absence notable d'insignes de l'APE, ils étaient plus ou moins ce qu'il s'attendait à voir : des hommes et des femmes filiformes mutilés par les explosifs ou criblés de balles de petit calibre. La plupart d'entre eux avaient une arme, mais ce n'était pas le cas de certains.

Ils prirent un tournant et rejoignirent le couloir principal avant d'arriver au niveau de la barricade qu'il avait ordonné de détruire. Plus d'une dizaine de corps gisaient autour. Certains portaient des tenues de combat improvisées, mais la majorité d'entre eux n'avait enfilé qu'une simple combinaison environnementale. La roquette que ses Marines avaient utilisée pour dégager la voie les avait fait exploser comme du raisin trop mûr. La combinaison spatiale renforcée de Fred le protégeait de l'odeur des viscères, mais la lui signalait en l'informant d'une

légère augmentation des niveaux de méthane atmosphérique. La puanteur de la mort réduite à une donnée.

Un petit amoncellement d'armes et d'explosifs improvisés gisait non loin.

— C'est ça qu'ils avaient comme armes ? s'enquit Fred.

Son escorte hocha la tête.

— Des trucs plutôt légers, monsieur. Du matériel civil. La plupart de ces armes ne feraient même pas de bosses dans nos tenues renforcées.

Fred se pencha pour ramasser une grenade bricolée.

— Ils vous lançaient des bombes pour vous empêcher d'approcher et de comprendre que leurs flingues ne serviraient à rien.

Le lieutenant se mit à rire.

— Ils nous ont poussés à les défragmenter, dit-il. Si nous avions su qu'ils n'avaient que des sarbacanes, nous aurions pu nous contenter d'arriver en marchant pour les taser.

Fred secoua la tête avant de reposer la grenade.

— Faites venir une équipe de démineurs pour dégager ces explosifs de là avant que ces saloperies improvisées détonent et tuent quelqu'un, ordonna-t-il.

Puis il tourna les yeux vers le système de survie à proximité, complètement détruit par leur roquette. *Assez de victimes civiles pour aujourd'hui*. Fred afficha le compte rendu concernant la station que son équipe de cyberops mettait à jour à chaque minute. Il indiquait une destruction totale des dispositifs de survie dans le secteur où il était, ainsi que dans deux zones voisines. Légèrement plus de mille cent personnes privées d'air et d'alimentation. Derrière chaque porte qu'il distinguait pouvait se trouver une famille ayant rendu son dernier souffle en cognant pour tenter de sortir, tout cela parce qu'une bande d'abrutis de Ceinturiens avait installé sa barricade à cet endroit. Et parce qu'il avait choisi de la détruire.

Tandis que son lieutenant contactait une équipe de déminage, Fred prit la direction du centre de commandement. En chemin, il vit quelques autres cadavres de Ceinturiens. Ils avaient essayé de tenir le couloir même après que les hommes de Fred avaient fait exploser la première barricade, se dissimulant derrière des barrières de fortune tout en lançant les explosifs qu'ils

avaient fabriqués dans leurs baignoires. Gagner du temps, mais dans quelle optique ? Il n'y avait jamais eu de doute quant au résultat final. Ils étaient en sous-nombre et grossièrement sous-équipés. S'il avait fallu trois heures à ses soldats, c'était uniquement parce que Fred avait insisté pour qu'ils progressent avec prudence. En observant les corps au sol sans tenues renforcées, il comprit que ses hommes auraient pu atteindre le centre de commandement deux fois plus rapidement.

Les gens disséminés au sol autour de lui le savaient certainement aussi. *Ces débiles nous ont poussés à les tuer.*

Son lieutenant le rejoignit au moment même où il pénétrait dans le centre de commandement. Les cadavres envahissaient la salle, facilement vingt. Alors que la plupart d'entre eux portaient une quelconque sorte de tenue environnementale, l'homme au centre de la pièce, lui, n'avait enfilé qu'une combinaison bleue bon marché arborant le logo d'une société minière sur l'épaule. Il avait reçu des dizaines de balles. Son propre sang collait un pistolet de petit calibre à sa main.

— Le meneur, d'après nous, dit son escorte. Il effectuait un genre de radiodiffusion. Les autres se sont battus jusqu'au dernier pour lui permettre de gagner du temps. Nous avons essayé de le capturer vivant mais il a sorti son petit flingue de sa poche, et...

Fred contempla le carnage autour de lui et une sensation troublante naquit alors dans son ventre. Elle ne dura qu'un instant, bientôt remplacée par une colère ardente. S'il s'était trouvé seul, il se serait approché du mort en combinaison bleue pour lui asséner un coup de pied. Au lieu de cela, Fred serra les dents.

— Qu'est-ce qui ne tournait pas rond, chez vous ? demanda-t-il aux défunts.

— Monsieur ? appela son lieutenant, le regard tourné vers le poste des comms. On dirait qu'il essayait de diffuser quelque chose jusqu'à la toute dernière minute.

— Faites-moi voir ça.



— Ce qui s'est passé sur la station Anderson, c'est que j'ai fait mon devoir, rétorqua Fred.